

Questions de toponymie

Fawaz Baker



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/900>

DOI : 10.4000/ema.900

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1991

Pagination : 41-50

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Fawaz Baker, « Questions de toponymie », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Des espaces qualifiés 1, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/900> ; DOI : 10.4000/ema.900

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

Questions de toponymie

Fawaz Baker

- 1 Les hypothèses de travail présentées ici ont pour objet les rapports existant dans la ville du Caire entre topographie urbaine – la description de dispositions spatiales – et les noms, les appellations de l'espace, avec leur signification, leur usage, leur origine, leur dimension historique.
- 2 Convention préalable ; on distinguera toponyme commun et propre. Ce qui caractérise un toponyme *commun*, c'est qu'il est commun à plusieurs désignations (rue, boulevard...) ; en français il correspond à la partie d'un nom de lieu qui commence généralement par une lettre minuscule. Dans l'expression « rue de Rivoli », c'est le mot « rue », tandis que « Rivoli » est le toponyme propre ; ou « boulevard » dans l'expression « boulevard Saint-Michel » ; ou lycée (lycée Henri IV) ou tour (tour Eiffel). Pour un lieu ou un bâtiment très connu, fréquemment on ne retient que le toponyme propre : Tahrîr (pour : place al-Tahrîr), Sultan Hasan ou al-Azhar (pour : mosquée...). Nous nous intéressons essentiellement aux toponymes communs.
- 3 Notre intention initiale, qui relevait d'une idée simple voire simpliste, était d'établir une sorte de lexique qui aurait présenté un mot avec sa définition et, en regard, un dessin ; par exemple le terme *darb*, ses significations, la façon dont il est utilisé dans le Caire actuel et sa forme, illustrée par un plan, une coupe, un dessin extrait éventuellement du cadastre. Nous y étions encouragés par des cas favorables comme le *sabîl-kuttâb*, « fontaine-école élémentaire » qui, du point de vue linguistique et architectural, paraît dépourvu d'ambiguïté et offrir une grande stabilité ; ou la *wakâla*, « le caravansérail ». Une idée simple, ai-je dit ; mais les faits sont plus complexes.
- 4 En effet, d'une part la langue en usage aujourd'hui au Caire n'offre pas un seul registre. Premièrement, il y a l'arabe classique, « historique ». Deuxièmement, les documents officiels, en particulier sur les plans et les cartes, recourent à un arabe écrit « moderne ». Troisièmement, il y a l'arabe parlé, le dialecte cairote ; il est extrêmement riche, c'est celui qui porte le plus de significations. Lorsqu'on étudie le premier registre, on rencontre une difficulté : le dictionnaire donne bien une définition du mot, mais souvent l'objet concret a physiquement disparu. Le *charî* tel qu'il a pu exister dans le passé, on le traduit communément par « rue » -il n'est plus possible de l'observer ni donc de le

dessiner. Seul le travail des historiens permet de restituer la forme et le sens d'un tel objet (je pense notamment au glossaire établi pour l'époque médiévale par Sylvie Denoix à partir d'Ibn Duqmâq). Par contre, en ce qui concerne l'arabe moderne écrit, nous avons pu aisément faire des observations sur les cartes. On notera que parmi les noms qui y figurent, ceux qui désignent des bâtiments dont la fonction est précisée sont dérivés de verbes trilitères et construits selon le schème du *ism al-makân* (nom de lieu) ; par exemple, « lieu d'étude », « école » : *madrasa*, de *DRS*, « étudier » ; ou « lieu de soin », « hôpital », *mustachfa*, de *ChFA*. « soigner ». Parmi les termes qui servent à nommer des voies dans la ville moderne, on trouve dans le langage actuel, forgé selon le même schème, *mamarr* (« passage », de *MRR*, « passer ») mais je ne l'ai guère trouvé écrit sur les cartes et les plans. Pour l'essentiel ce sont des mots puisés dans la langue classique ou dialectale : *chârî*, ou *maydân* (*midân*, dans le parler du Caire : place) qui correspond à un emploi dialectal cairote d'un mot qui, dans la langue classique, ne signifie pas toutes sortes de places (à Damas on dit et on écrit *sâha*). Pour la vieille ville on a *darb*, *'atfa*, *sikka*, etc., dont nous verrons de quelle manière ils sont empruntés. Dans le dialecte, les noms de lieux renvoient à différents critères qui sont le résultat d'évolutions historiques, de superpositions de formes, de fonctions.

- 5 Une autre raison nous a convaincus que dans sa formulation initiale notre projet n'était pas réaliste, c'est la polysémie des termes : par exemple, le mot *nâra*. Je n'entrerai pas dans le débat historique de ce que cela a pu signifier au cours des âges (cf. à ce propos les recherches de Jean-Claude Garcin). Aujourd'hui, quand on dit *nâra*, cela peut signifier une « voie », un « quartier » – c'est la voie et les parcelles qu'elle dessert – et aussi bien le groupe social qui y habite ; de même le *hôch* (*hawch* en arabe littéral), soit tout simplement une cour intérieure, soit un type d'habitat ancien, pauvre, c'est-à-dire l'ensemble formé par un espace vide et un ou plusieurs bâtiments bas.
- 6 Une autre raison encore ; elle est historique : les mots et les espaces ont évolué, évoluent. Et cela explique pour une large part la polysémie qui vient d'être évoquée. Il est clair qu'une étude qui, comme la nôtre, a pour objet la situation présente, ne saurait être abstraite de toute perspective historique. Il y a des glissements de sens ; je pense au cas apparemment paradoxal, que l'on peut rapprocher d'ailleurs de celui du mot français « quartier » (c'est-à-dire littéralement un « quart »), du *thumn*, « huitième ». À l'origine, il s'agit du résultat du découpage administratif par l'armée de Bonaparte, de la ville en huit parties. Quatre-vingt ans plus tard, 'Ali Pacha Moubarak en cite dix ! Et comme sous le règne de Mohammed 'Ali, dans chacune de ces circonscriptions fut installé un poste de police, les habitants en sont venus à appeler celui-ci *temn* (prononciation cairote de *thumn*). On rencontre la trace de ce terme dans les dialogues de certains films, il est obsolète, comme *karakôl* ou *karakôn* (poste de police), qui a été lui aussi longtemps en usage ; on dit couramment *qism* aussi bien pour le commissariat que pour le district (*qism* où il se trouve). Le mot *khan* a subi un glissement d'un autre genre. À l'origine il signifiait un bâtiment ayant une fonction économique qui a pu porter d'autres noms : *funduq*, *qaysariyya*, avant que le mot *wakâla* devienne dominant. Or aujourd'hui *khan* ne désigne plus un type de bâtiment, mais il subsiste soit dans le nom d'une rue en devenant un toponyme propre comme dans le cas de Khan Ga'far, ou il sert à désigner un quartier : dans l'appellation al-Khân al-Khalîlî, il ne s'agit plus d'un *khan* – un bâtiment construit sur deux étages autour d'une cour – ni du Khan de Khalîl, qui existe toujours et s'appelle désormais Wakâlat al-Qutun (la *wakâfa* du coton), mais de l'ensemble du quartier ou il se

trouve. Autres cas de glissement : al-darb al-Ahmar (rue ou quartier « Rouge »), qui a donné *chârî'* al-Darb al-Ahmar (la rue de la Rue ou du Quartier Rouge).

- 7 Les difficultés que j'ai évoquées donnent une idée de la complexité de la situation, à laquelle s'ajoute le fait que, dans la ville ancienne, il arrive souvent que la limite entre bâtiment – ce qui est construit – et le reste de l'espace urbain ne soit pas claire : où commencent-ils, où finissent-ils vraiment, on ne le sait pas très bien, d'où la nécessité pour nous de les considérer ensemble.
- 8 La meilleure façon de procéder est sans doute de s'attacher aux toponymes non pas envisagés isolément mais à travers la façon dont ils s'organisent puisque, comme toutes les pratiques urbaines, ils prennent sens les uns par rapport aux autres par un jeu de différences et d'oppositions, leur fonctionnement reposant sur une double opposition (a – une rue n'est pas une ruelle ; b – la rue X n'est pas la rue Y).
- 9 En ce qui concerne les différences qu'expriment les toponymes communs, j'ai noté huit types :
 - 10 1 – Le premier est d'ordre historique : une même fonction a pu avoir au cours des siècles des noms et des formes différents ; par exemple, un « hôpital » à l'époque de Maqrizi, au XIV^e siècle, était un *bimaristân* ; dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'époque, de 'Ali Pacha Moubarak, il est devenu une *uspîtâliyya* ; actuellement, c'est un *mustachfa*. Autre exemple : une « voie », qui s'est éventuellement appelée *khatt* et s'appelle aujourd'hui *chârî'* ; de même pour « mausolée », *qubba* et *darîh* : on dit Qubbet Qalawun (le sultan mamelouk) et Darîh Sa'd Zaghûl (le leader de la Révolution de 1919). Pour un « quartier », on peut dire une *hâra*, une *mahalla*. un *temn* et un *hayy* : *idem*, comme on l'a déjà vu, pour *funduq*, *qaysariyya*, *khan*, *wakâla*.
 - 11 Alors que le premier est diachronique, les sept autres types de différences sont synchroniques.
 - 12 2 – Les différences peuvent être d'ordre fonctionnel : *wakâla* et *madrassa* par exemple ; ou encore *sûq* et *hâra*. Mise à part une éventuelle différence morphologique – mais elles peuvent avoir la même taille – ce qui distingue ces deux votes, c'est essentiellement que dans le *sûq* on vend et on achète, et que dans la *hâra* on ne pratique pas le commerce. Dans le centre moderne du Caire, *wast al-balad*, on relève aussi une différence entre *hâra* et *mamarr* (passage), le premier terme, dans cette partie de la ville, désigne une voie intermédiaire par sa taille entre *chârî'* et *mamarr*, le *mamarr* étant réservé aux piétons tandis que les voitures ont accès à une *hâra*. Inévitablement, des critères morphologiques interfèrent (la *hâra* est plus importante que le *mamarr*). Autre exemple – *zâwiyya* et *gami'* ; il s'agit de lieux de culte : dans le premier on ne fait pas la prière du vendredi, dans le deuxième, si.
 - 13 3 – Le troisième critère de différenciation est géographique : il relève de la localisation. Une rue à l'intérieur de la ville est appelée *chârî'* ; à l'extérieur, à la périphérie, avec des dimensions similaires, on l'appellera *tarîq* (route). Par exemple, *tarîq* Saleh Sâlim et *chârî'* al-Azhar. On constate aussi que l'ensemble des toponymes *hâra-darb-'atfa'zuqâq* n'existent que dans la vieille ville, alors que *mamarr* appartient à la ville moderne où l'on ne trouve pas de *zuqâq*. Il m'a semblé aussi, en dépouillant les plans au 1/5000e, qu'un cimetière est une *qarâfah* lorsqu'il est plutôt vaste et surtout, situé à l'extérieur, tandis qu'il est une *gabbâna* lorsqu'il est entouré de constructions,
 - 14 4 – J'ai déjà évoqué des différences ou oppositions morphologiques. C'est le quatrième critère. Par exemple il existe un terme générique *masgid*, le lieu où l'on se prosterne, de

SGD, « se prosterner », qui via l'Espagne, a donné en français le mot « mosquée », *mosque* en anglais. Aujourd'hui, cela renvoie à un type de bâtiment. Et lorsque l'on dit *gâmi'*, terme qui, dans le parler cairote a pu longtemps désigner toutes sortes de mosquées ayant une certaine importance, il y a des chances qu'on imagine quelque chose de plus grand, un lieu pour la prière du vendredi, et le mot renvoie à des grandes mosquées, *Gâmi' al-Azhar* ou *al-Aqmar*. La *zâwîya* par contre est plus petite (on n'y fait pas forcément la prière du vendredi, comme on l'a vu à la rubrique 2, « fonction ») ; en effet, les critères de divers ordres se « cousent », se combinent pour constituer une sorte de tissu de sens.

- 15 On notera aussi qu'à l'inverse un même terme générique peut désigner des types architecturaux comparables du point de vue fonctionnel mais différents du point de vue morphologique ; c'est patent dans le cas des mosquées et de leur évolution historique (de la mosquée à salle hypostyle à la mosquée à *iwan*-s, etc.). Il en va de même pour l'espace urbain que pour les bâtiments. Prenons les termes désignant les voies, *sikka* et '*atfa*. Une *sikka* est, en principe, droite, une '*atfa* est coudée. Lorsqu'on a percé au XIXe siècle la rue Gohar af-Oâ'id, on l'a surnommée *sikka al-gadîda*, la voie nouvelle ; c'était en effet la rue la plus droite du Caire (on dit aussi *sikka al-hadîd* pour chemin de fer) et quand on dépouille le cadastre, on rencontre souvent le toponyme '*atfa* lorsqu'il y a un « tournant » ; idem pour *finâ'* et *kharrâba*, « terrain libre », le premier étant plus nettement délimité que le second qui est (au sens littéral) une ruine, un terrain vague.
- 16 On notera l'absence d'un équivalent du mot français « impasse » dans les trois registres de langue que j'ai précédemment évoqués. Il arrive qu'on traduise *zuqâq* par impasse ; en fait ce qui caractérise un *zuqâq* c'est principalement sa taille et non pas le fait qu'il ne débouche pas. Dans les documents on précisait toujours si une voie – *Darb*. '*atfa* ou *zuqâq* aussi bien – était *ghayr nâfidh*, sans débouché, ou *nâfkih*, « débouchant ». Cela dit, on se représente mal, spontanément, une *châri'* qui ne déboucherait pas.
- 17 5 – Du public au privé – Une *hâra* est plus privée qu'un *sûq* et qu'un *châri'*. Cette valeur est implicite dans des expressions comme *awlâd al-hâra*, les enfants de la *hâra* (la nôtre), qui s'oppose aux enfants des rues, *awlâd al-châri'* ou, dans le mot qui n'est plus beaucoup utilisé, *sikâkî* (de *lasikka*), à quelqu'un de l'extérieur qui, comme les *awlâd al-châri'*, est incontrôlable, incontrôlé, mal élevé. Dans ces expressions, la définition est subjective, au sens où la *hâra* c'est généralement la nôtre alors que, le plus souvent, le *hayy* (quartier) est extérieur : quand on parle des autres *hâra* on dit *ahyâ'* (pluriel de *hayy*) et lorsqu'on parle de son *hayy*, on dit plutôt *hâra* ; c'est un territoire dont les limites sont assez nettes même si elles offrent une certaine plasticité, à l'intérieur duquel on peut aller chercher une ration de *fûl*, de fèves, en pyjama sans que cela soit inconvenant.
- 18 6 – Riches et pauvres. Dans la ville actuelle, on trouve par exemple *chaqqa*, « appartement », moins riche que *villa*. Dans le passé il existait des différences de ce genre : *hawch* plus pauvre que *rab'* (tous deux représentant un habitat collectif), plus pauvre que *bayf* (maison), moins riches que *qasr* (palais).
- 19 7 – Les différences que nous venons de voir expriment en même temps des dimensions, des échelles. C'est le septième critère. On l'a déjà rencontré à propos de distinctions morphologiques (*zâwîya*, *gâmi'*). Un terrain cultivé se distingue d'un autre non seulement par ce qui y est planté mais par sa taille : un *bustân* est plus grand et plus extérieur qu'une *ginayna* ; une *suwayqa*, comme son nom l'indique (c'est un diminutif) est plus petite qu'un *sûq*.

- 20 8 – Un dernier type d'opposition renvoie au degré de propreté ou de saleté ; par exemple, une *kharrâba* par rapport à une *fasaha* (dégagement) ou un *maydân* dont l'état « normal » est la propreté. Ou une *kharrâba* par rapport à un *fina'* espace libre, interstitiel ; ceux-ci peuvent avoir exactement les mêmes dimensions mais outre leur fonction, leur statut diffère : on dit *fina' al-gâmi'*, le *fina'* de la mosquée, on ne dira pas *kharrâbat al-gâmi'*.
- 21 Lorsque des toponymes entretiennent le même type de différences les uns par rapport aux autres – différences de formes, de fonctions – on peut les classer, éventuellement dégager des hiérarchies comme on l'a vu pour *hawch*, *rab'*, *bayt*, *qasr*. Pour les voies urbaines par exemple, il est assez clair que *châri'*, par la taille, est plus important que *darb* qui est plus important que *zuqâq*. On notera qu'il est difficile d'introduire dans cette hiérarchie *sikka* ou *'aîfa*, qui ne correspondent pas aux mêmes critères de différenciation que les trois précédents. Il est donc possible de construire des tableaux hiérarchisés et d'opérer aussi des croisements entre certains critères comme nous l'avons constaté au fur et à mesure que nous progressions dans notre présentation. À titre d'illustration, voici un premier tableau croisant deux données, la localisation et l'importance, la taille, donc impliquant une hiérarchisation. Soit le mot *châri'*, que l'on rencontre à la fois dans la vieille ville et dans la ville moderne (localisation) ; d'une part, dans la vieille ville s'oppose à *darb* et à *zuqâq* en étant plus important que *darb* qui est lui-même plus important que *zuqâq* ; d'autre part dans la ville moderne, *châri'* s'oppose à *hâra* qui est moins important que lui ; mais *châri'* s'oppose à *tariq* (route) non pas par la taille, mais, essentiellement, par la localisation.

localisation		taille	
		-	+
	ville ancienne	châri'	darb zuqâq
Intér.			
	ville moderne	châri'	hâra [maman
Extér.		tariq	

- 22 Il conviendrait en particulier de vérifier et d'enrichir ces premières réflexions par une enquête auprès des habitants-locuteurs. Sous la forme d'une liste de mots soumise à leurs commentaires, à leurs interprétations et par l'exploitation secondaire de propos recueillis, comme nous avons commencé à le faire à l'occasion de relevés architecturaux, d'études sur les emplois du temps ou sur les déplacements quotidiens, d'entretiens et de récits de vie ; plus largement, par l'écoute attentive du parler de tous les jours.

Débat

- 23 Sylvie Denoix – Une remarque à propos de *ghayr nâfidh*, littéralement « ne débouchant pas » : l'emploi de cette expression était tellement figé que l'on peut la considérer comme un toponyme commun.

- 24 Fawaz Baker – Maintenant, on dit *sadd* ; c'est toujours ainsi que les habitants signalent un cul-de-sac : « La', dâ *sadd* », disent-ils : « non, c'est fermé... » Il faudrait ajouter ce terme à notre liste.
- 25 Aleya Abdel Kadi – *Ghayr nâfidh*, c'est ancien, cela n'appartient pas au langage commun. Je voudrais aborder un autre point : lorsque vous parlez de *kharrâba* et que vous la comparez avec la *fasaha* ou le *midân*... la *kharrâbai*.
- 26 Fawaz Baker – Oui, et ce n'est pas le cas du *midân* ou de la *fasaha*. Cela dit, je connais dans la vieille ville des *kharrâba* qui ont mille ans... Elles ont toujours été supposées devoir être bâties mais elles ne l'ont jamais été. Je pense qu'une *hâra* doit avoir sa *kharrâba*, pour plusieurs raisons : c'est un lieu où on jette des ordures ; c'est un terrain de jeux ; beaucoup de logements ouvrent sur ce type de terrain vague et le bâtir est impossible. Prenons l'exemple de la grande *kharrâba* qui existe en plein milieu du Khan al-Khalîfî, dans la deuxième mosquée de Sâlih 'Ayyûb qui a une superficie de 500 m² ; elle existe depuis des années, on ne soupçonne pas son existence depuis la rue ; c'est un terrain qui a son statut : le djinn vient s'y installer... Ce n'est pas seulement une parcelle non bâtie mais un vide urbain, moins noble qu'un *finâ'* ; sans *kharrâba*, la vieille ville ne pourrait pas fonctionner, elle serait asphyxiée.
- 27 Sylvie Denoix – À propos des classifications, je me demande si le critère « riche/pauvre » est pertinent et vraiment utile. Est-ce qu'il ne découle pas plutôt des autres différences – morphologiques, fonctionnelles, etc. ?
- 28 François Ireton – Je pense à ce sujet aux travaux de A.-J. Greimas dans le domaine sémantique et en particulier dans le champ de l'habitat. Maisons, demeures... il essaie de voir comment ces mots s'opposent entre eux et de dégager les sèmes qui composent ce champ, c'est-à-dire des noyaux de significations qui ont trait à ce qu'il appelle des dimensions, la taille par exemple ; et très vite il se pose la question de savoir quelle est la hiérarchie de ces dimensions et, des dimensions en supposant d'autres, laquelle est primordiale. Ou l'on essaie d'élaborer une sémantique « pure », une matrice qui reste abstraite, ou, comme vous le faites et c'est plus intéressant, on prend un corpus et on tente une « socio-sémantique » en regardant dans le discours des locuteurs ce qui semble être la dimension qu'ils actualisent dans les différentes oppositions. Il serait intéressant de voir par exemple si de *hawch* à *qasr*, à travers la façon dont ils utilisent ces mots, les gens insistent sur l'énormité opposée à la petitesse, la propreté opposée à la saleté, etc. De nombreuses dimensions sont au moins en partie redondantes : du « petit » et du « grand » peut être redondant avec le « pauvre » et le « riche » ; il me semble qu'il n'y a pas en la matière de méthode absolue.
- 29 Fawaz Baker – En effet, au stade où nous sommes, il ne s'agit plus d'affiner des classifications préalables pour elles-mêmes mais de les vérifier et les enrichir. Et cela peut avoir une utilité très pratique pour les urbanistes, les architectes. Ce travail, je le fais d'ailleurs en tant qu'architecte, avec une approche d'architecte confronté à la ville, y compris aux noms de lieux qu'on y rencontre ; il ne s'agit pas d'une étude à proprement parler linguistique, dont je n'ai pas les moyens.
- 30 Jean-Charles Depaule – À propos de ce qu'architectes et urbanistes font avec les mots, je voudrais poser une question. Ici comme ailleurs, mais ici ça se complique parce qu'il y a au moins trois registres de langue, les architectes ont tendance à inventer ou plutôt, à importer/emprunter des mots qui passent ou non dans l'usage. Il est toujours assez étonnant de déchiffrer par exemple sur un plan, transcrits en arabe « terrasse » ou

« patio ». Ici ou ailleurs, au nom de l'innovation, de références diverses, au nom éventuellement d'un projet social, on invente, on transfère. En France, il y a eu *living-room*, puis *dressing-room* qui a été adopté par certaines couches sociales qui désormais disent : un *dressing*. À une autre échelle les urbanistes font la même chose. À Paris le parvis du centre Pompidou a été baptisé par les aménageurs *piazza* ou *piazzetta*, et dans les villes nouvelles on crée des *agora* et des *forum*, symboles de l'âme de la démocratie qui doit s'inscrire dans ce type de lieux. On puise éventuellement dans tout un vocabulaire historique que l'on dévoie. La liste complète des toponymes communs de la langue française est très longue : il y a la « traboute » lyonnaise, la « montée » marseillaise...

- 31 F. B. – ...le guichet du Louvre...
- 32 J.-Ch. D. – On peut jouer avec plus ou moins de pertinence avec ces termes et jouer en même temps sur les toponymes propres. Ma question est celle-ci : Est-ce qu'on constate ici le même genre d'opération ? Vous avez cité des bâtiments rebaptisés comme, au XIXe siècle, dans le cas d'hôpital, *uspâtâliyya*. Est-ce qu'aujourd'hui en Égypte les urbanistes forgent ou transfèrent des noms, par exemple dans un concours de ville nouvelle ?
- 33 Salah Zâkî – Il y a le mot *mugawwara*, qui a été forgé pour nommer des unités de voisinage et qui n'a pas été adopté parce qu'il évoque le terme *megâwerîn*, dont on se sert pour parler des gens qui habitent dans les cimetières (à l'origine, il désigne ceux qui habitent dans le voisinage de lieux saints, de grandes mosquées, comme les étudiants, pauvres, d'al-Azhar). Maintenant, architectes et urbanistes réutilisent le mot « *baladî* » *hâra* pour concevoir ces unités de voisinage, et cela a du succès.
- 34 Fawaz Baker – Pour les bâtiments en tout cas, il y a eu à l'évidence un ou des mouvements d'arabisation, comme quand on est passé d'*uspâtâliyya* à *mushachfa*.
- 35 Jean-Charles Depaule – Cela vaudrait sûrement la peine d'étudier comment ont été codifiés par l'administration les types de votes et les noms correspondants. Dans la vieille ville on a maintenu, les termes traditionnels (dans leur acception ottomane tardive) qui se sont éventuellement figés, comme vous nous l'avez dit, en toponymes propres. Cette fixation était-elle dictée par une mémoire suffisamment vivace pour s'imposer ou s'agit-il d'une opération « cultivée » un peu artificielle, qui a permis à cette mémoire de survivre ?
- 36 Fawaz Baker – Quand on analyse le cadastre, on le sentiment que l'administration a fait parfois du « remplissage » en puisant dans l'éventail des toponymes anciens sans que les termes retenus renvoient à des différences pertinentes du point de vue morphologique.
- 37 Jean-Charles Depaule – Je reviens à votre liste de critères ; le premier est très différent des sept autres : il est historique, diachronique. On pourrait trouver bizarre une telle hétérogénéité. Cela dit – vous y avez fait allusion – ne serait-il pas intéressant de croiser ce premier critère avec d'autres comme la taille, ou la fonction, pour faire apparaître comment par exemple des termes anciens attestés (tels que *hâra*) sont toujours utilisés aujourd'hui, y compris dans la ville moderne, pour certains objets, dans certaines situations, par certaines personnes qui n'emploient pas forcément le langage officiel ; ou comment le vocabulaire officiel, comme vous venez de le noter, s'est servi d'un lexique hérité du passé ?

BIBLIOGRAPHIE

- Denoix Sylvie, à paraître, *Décrire la ville - Fustât-Misr d'après Ibn Duqmâq et Maqrizi*, Le Caire. IFAO.
- Garcin Jean-Claude. 1982. « Habitat médiéval et histoire urbaine à Fustât et au Caire », Garcin J.-C. et al., *Palais et maisons du Caire, I : Epoque mamelouke (XIIIe et XVIe siècles)*, Paris, CNRS.
- 1984, « Toponymie et topographie urbaines médiévales à Fustât et au Caire », *Journal of the economic and social history of the Orient*, XXVII, Leyde.
- Jomard, 1822, « Description de la ville et de la citadelle du Kaire », in *Description de l'Égypte*. État moderne, T. II, 2^{de} partie, Paris, Imprimerie nationale,
- Al Messiri-Nadim Nawal, 1979, « The concept of the hâra, a historical and sociological study of al-Sukkariyya », *Annales islamologiques* XV.
- Mubarak 'Ali, 1887-88, *al-Khitat al-tawfiqiyya al-jadîda li-Misr al-Qâhira*, Le Caire, Bulaq.
- aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Actes du colloque international sur l'histoire du Caire*, DDR.
- 1974, *Artisans et commerçants au Caire au XVIIIe siècle*, Beyrouth, IFEAD.
- Livre du centenaire de l'IFAO*, MIFAO
CIV.
- Raymond André et Wiet Gaston, 1979, *Les marchés du Caire*, Le Caire, IFAO.

INDEX

Mots-clés : toponymie, ville, sémantique

AUTEUR

FAWAZ BAKER

Université d'Alep